

Le manifeste de Baru

Baru est président du 38^e Festival international de la bande dessinée à Angoulême.

Entretien **Astrid Deroost**

Hervé Baruléa, dit Baru, le créateur de *Quéquette blues*, de *L'Autoroute du soleil*, de *L'Enragé*, des *Années Sputnik...* est né en Lorraine et habite toujours la terre ouvrière de son enfance. A 63 ans, le grand prix 2010 de la ville d'Angoulême, président du jury de la 38^e édition du Festival international de la bande dessinée, est l'auteur d'une œuvre expressionniste ancrée dans la réalité sociale. Une énergie mêlée de révolte et d'espoir traverse les récits que lui dictent ses origines populaires et la nécessité de s'exprimer sur la marche du monde.

L'Actualité Poitou-Charentes. – Vous êtes venu un peu tardivement à la bande dessinée, quel a été l'élément déclencheur ?

Baru. – Je suis venu à la bande dessinée presque par hasard. Je ne dessinais pas dans les marges de mes cahiers... Le tronc commun du public de bande dessinée, c'est la fréquentation de Tintin ou de Spirou. Pour moi, c'était occasionnel.

Compte tenu de mes origines ouvrières, faire du dessin, un métier artistique, n'était même pas envisageable. Il m'a fallu pas mal de choses et notamment la trajectoire scolaire qui m'a amené à maîtriser un certain nombre d'outils intellectuels pour comprendre mon parcours.

Exposition Baru, «DLDDLT (Debout Les Damnés De La Terre)». L'exposition relate, selon l'auteur, «tout ce qui est constitutif de la classe ouvrière».

A découvrir, des planches originales, des films d'archives sur l'usine, sur la boxe... et les travaux d'auteurs invités : Étienne Davodeau, Igort, Manu Larcenet, Jean-Christophe Chauzy, Christian Lax. CIBD, bâtiment Castro, rue de Bordeaux, Angoulême. Commissariat et coordination : Baru & Benoît Mouchart. Scénographie : Sylvie Nardy. Production : 9^e Art+.

Puis j'ai eu le désir de prendre la parole publiquement à propos de la marche du monde, de la façon dont les choses se passaient autour de moi. J'en suis venu à utiliser la bande dessinée et j'ai appris à dessiner. C'était, en France, le moment de l'explosion de la bande dessinée adulte. Il y avait un journal, *Charlie Hebdo* et un auteur, Reiser, qui parlait du monde avec des petits dessins de rien du tout.

J'ai fait mes premières bandes dessinées dans ses pas puis je me suis vite rendu compte que Reiser était un génie indépassable. Je me suis orienté du point de vue graphique dans une autre direction. Et avec le temps, cela a donné une écriture, un «style», comme on dit.

Vos premières histoires courtes paraissent dans *Pilote* en 1982. Puis *Quéquette blues* est publié...

J'ai d'abord fait une expérience dans un journal régional de contre-information *Le Téméraire* que l'on faisait avec des copains, dans la foulée stricte de *Charlie Hebdo*. Et lorsqu'on a été fatigués de le faire, j'étais prêt à aborder des récits sur la longueur auxquels j'aspirais. Je me suis jeté à l'eau avec mon premier récit *Quéquette blues*, 140 pages en couleur... Je suis allé trouver les éditeurs et tout a démarré comme cela.

Entre-temps, pendant un an ou deux, j'ai fait mes gammes à *Pilote*, avec des récits courts. Lorsqu'avec la sortie de la première partie de *Quéquette blues*, j'ai obtenu un prix à Angoulême, l'éditeur a regroupé les petites histoires parues dans *Pilote* sous le titre générique de *La Piscine de Micheville*. Il a ensuite publié les 2^e et 3^e parties de *Quéquette blues*...

Le monde ouvrier, les quartiers populaires, multiculturels, sont au centre de vos travaux dont on devine les accents autobiographiques...

Les accents seulement. Je parle d'une chose que je connais, je suis fils d'ouvrier et en plus d'ouvrier immigré italien. J'ai connu la fin du mépris qui entourait l'étranger italien. Pour une immigration italienne ou polonaise réussie il en est une qui n'a pas l'air de réussir

aujourd'hui : celle des Maghrébins et des Africains. Cette question, centrale pour la société française, me taraude, et mon travail est d'en parler dans mes ouvrages. Comment devient-on transparent dans la société qui a accueilli nos parents ? La question du déplacement social me préoccupe, ou comment échapper aux déterminismes qui nous confinent dans des espaces géographiques, culturels et sociaux. Sous une forme métaphorique, c'est la trajectoire de *L'Enragé*. Comment échapper aujourd'hui à la banlieue – pour faire court – quand on n'a plus les outils, les organisations syndicales, les partis, etc.

Le prix à payer pour les gens de peu, c'est la souffrance. J'ai utilisé la boîte car c'est à mon avis l'endroit où le corps et l'esprit souffrent le plus. *L'Autoroute du Soleil*, c'était échapper par la fuite d'un endroit où plus grand-chose ne tient debout... mon bouquin commence par la démolition d'un haut-fourneau, de ce qui faisait vivre les gens.

Il y a dans vos ambiances rock et boxe, dans vos personnages – et la façon de les dessiner – l'énergie de la révolte et de l'espoir... Votre propos est-il revendicatif et/ou un peu nostalgique ?

Je mets souvent des jeunes en scène parce que le propre de la jeunesse, c'est d'avoir l'énergie de se révolter, de refuser l'inéluctable. Je valorise toujours la faculté de résister à une domination.

Je ne suis pas nostalgique de mon enfance. Ce que j'ai vécu est constitutif de ma personnalité, je parle comme je parle aujourd'hui parce que j'ai été cela. Dans *Les Années Sputnik* et dans *Quéquette blues*, je dis ce qu'était la classe ouvrière à ce moment-là et je pose la question : qu'avons-nous fait de cette classe ? Pourquoi a-t-elle abandonné progressivement ses organisations, les structures qui lui permettaient d'être une force pour s'atomiser en une somme d'individus. Ce travail d'atomisation de la classe ouvrière a été fait à dessein pour mettre à bas une des forces qui pouvait empêcher la domination du capitalisme financier qu'on connaît aujourd'hui.

Votre style est expressionniste, vos ouvrages en couleur ou en noir et blanc... Quelles ont été, quelles sont, vos admirations graphiques ?

J'ai parlé de Reiser mais je pense que je dois l'approche graphique de mon travail à José Muñoz. Le terme expressionniste convient parfaitement à son travail et peut-être un peu au mien. Je lui ai emprunté un rapport à l'anatomie totalement «décomplexé». J'ai compris que je ne voulais pas représenter les choses dans leur stricte réalité et surtout pas les personnages, supports à l'émotion que je veux transmettre. Donc je prends toutes les libertés avec l'anatomie pour rendre l'émotion la plus aiguë possible, voire paroxystique. Je déforme, je triture, je malaxe. En ce sens, je suis expressionniste.

En 1996 avec *L'Autoroute du soleil*, vous décrochez votre second prix du meilleur album. Ce road movie des banlieues a-t-il été, selon vous, novateur dans le fond et la forme ?

Pour moi, cela été une étape importante. Je découvrais un espace narratif qui n'avait pas cours dans le paysage de l'édition française : d'aussi nombreuses pages et une manière de raconter les choses qui me convient et qui m'est vraiment personnelle. Depuis, j'ai toujours recherché cette respiration. Au lieu d'avoir des ellipses brutales avec un gouffre entre deux cases, je mets une ou deux (cases) de plus, cela donne une narration plus fluide qui frise la nonchalance du point de vue du récit et me permet d'accélérer les actions, de les ralentir, de donner du rythme à mon propos.



Vous êtes aussi passionné de rock.

Je suis ce que je suis aussi parce qu'un jour je suis tombé dans le rock. Cela fait 40 ans... L'énergie qui parcourt mon dessin vient sans doute de cette fréquentation. Ou je fais peut-être de la bande dessinée parce que je n'ai jamais joué de la guitare. J'ai le sentiment que la bande dessinée et le rock ont quelque chose à voir ensemble dans le fait de s'opposer à la domination du verbe...

J'ai choisi (pour le festival) trente morceaux de rock enregistrés avant les années 1960 et j'ai demandé à des auteurs d'illustrer chacun un titre. Le disque s'appelle *Rock'n roll Antédiluvien*. Il est dédié à tous ceux qui n'ont pas encore remarqué que «bande dessinée», c'est l'autre nom du rock... ■

Un coffret intitulé *Ville-rupt 1966* contenant les trois tomes de *Quéquette blues*, *La Piscine de Micheville* et *Vive la Classe* (sorti en 1987 chez Futuropolis) ainsi qu'un DVD sur le travail de Baru, réalisé par Jean-Luc Muller, vient d'être publié par un petit éditeur, Les Rêveurs.